

Écrire en français : une traversée avec retour au Pays natal

Ma relation au français est avant tout professionnelle. En tant qu'étudiant de langues, puis professeur de langue et de littérature française dans les lycées et à l'Université, j'ai depuis plus de quarante ans l'exigence de m'exprimer quotidiennement en français. La lecture des textes français, fruit bien entendu d'une passion pour la langue et la littérature française qui remonte à l'adolescence et à la période de mes études, m'a bientôt porté, dès que ma vocation poétique s'est définitivement manifestée, à m'essayer à l'écriture poétique en français, vu que je venais de rédiger une thèse de 350 pages en français sur *Le Neveu de Rameau de Denis Diderot* (1983).

Mon approche de l'écriture poétique en français, qui va donc de pair avec l'écriture critique en prose de mes essais professionnels, fut graduelle. Elle est due non seulement à une démarche spontanée pour ainsi dire naturelle (habiter les deux langues, être habité par les deux langues), mais aussi à des requêtes d'éditeurs français de revues (« Aube Magazine », « TraVers », « Diérèse », « Thôuma »...) et de maisons d'édition (Trames, Hôtel Continental, Transignum, Les Cahiers du Museur...) qui m'ont parfois fait découvrir les potentialités de la commande, ce qui me mena à aborder dans mon « autre » langue, des territoires thématiques nouveaux ou imprévus. En témoignent, à part mes différentes plaquettes en français, une série de textes que j'ai réunis récemment dans le recueil *La peau de l'eau. Poèmes français 1989-2019* (éditions La Passe du vent, Genouilleux, 2020). Ce livre présente en ordre chronologique, mon parcours d'écriture poétique en français, qui a suivi une évolution progressive tout à fait particulière – impliquant également les éditions italiennes de mes recueils, lesquels contenaient parfois des sections « françaises » non traduites en italien. Au début, j'ai publié *L'avis de la mort* (1991), série de textes écrits en français retraduit en italien en regard, donc le texte italien était ma retraduction de mon original en français, ce qui, dès le début, a montré la présence de mon activité de traducteur à l'intérieur même de ma pratique poétique bilingue. La deuxième étape de ce parcours m'a porté, avec les textes de *Miroir du soir* (2000), à supprimer la séparation entre les deux langues en écrivant des poèmes qui se commençaient en français et qui se continuaient dans la même page en italien, mais dont la suite italienne n'était nullement la traduction de la première partie en français, plutôt sa continuation dans l'autre langue; cela a donné un texte en deux langues dont les deux composantes étaient indissociables et dont la traduction éventuelle n'aurait pu être que bilingue. J'en donne, ci-dessous, un exemple :

Le bleu
immense une cathédrale
de feu que la broussaille
redoute et du milieu
de la pièce les songes
dentellent légers
dans ma tête baissée
comme un deuil
Le cercueil

Fuoco
sospeso all'arco teso
dell'arciere
Arderà nel buio
la capanna del custode

e lei con lui
urlando di piacere
finché li salvi l'onda
E fuoco sia del mare

On voit bien que pour moi il ne s'agit nullement d'abandonner ma langue maternelle pour épouser à jamais l'autre langue ; il s'agit plutôt d'explorer l'espace hybride entre les deux langues, leur dialogue possible vu comme une possibilité d'expansion de ma potentialité expressive. Voilà pourquoi, après l'expérience complexe et même douloureuse de l'auto-translation de l'italien vers le français (celle de mon recueil *Piume/Plumes/Federn*, éditions Verlag Im Wald, 1997) – car la connaissance des richesses de l'original me rendait conscient des pertes inévitables, surtout au niveau phonique, dans le passage au français –, j'eus la possibilité d'être traduit par plusieurs traducteurs français d'envergure, de Patrick Vighetti à Claude Held, de Bernard Siméone à Jean-Baptiste Para et Patrice Dyerval Angelini, de Sylvie Fabre G. à Bernard Noël et Francis Catalano. La rencontre avec l'autre langue grâce aux traducteurs de langue maternelle me permit de me voir lu par un autre que moi-même, occasion de découvrir des aspects inaperçus de mon original que leur interprétation faisait affleurer. D'où ma décision de ne plus me traduire et de préférer cette relation avec l'autre qu'est la traduction à toute tentative d'être l'autre en moi. Par conséquent, depuis plusieurs années il m'arrive d'écrire des textes directement en français (*Voix de la vue, L'ivre mort, L'à-venir...*) qui se manifestent à moi dans cette langue et que je ne retraduis pas dans ma langue maternelle, ou bien de continuer à écrire en italien, et ce sont bien les poèmes en italien qui continuent d'être ma création principale. Pourtant il est bien possible que mon intense activité de traduction de textes français et cette pratique de l'écriture occasionnelle en français de poèmes et d'essais ait d'une certaine façon modifié mon écriture en italien, domaine à explorer que certains jeunes chercheurs aimeraient prochainement étudier. Non pas un oubli de l'origine, donc, pour moi, plutôt un aller-retour d'une langue à l'autre, une inlassable traversée de l'interminable, bref, une identité multiple.

Fabio Scotto

Né à La Spezia en 1959, il vit à Varèse en Italie. Il a publié plusieurs livres en français aux éditions L'Amourier.